

Bulletin d'histoire politique

Enfants et adolescents en guerre

Yves Tremblay



Volume 14, Number 2, Winter 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1054439ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1054439ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Bulletin d'histoire politique
Lux Éditeur

ISSN

1201-0421 (print)
1929-7653 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Tremblay, Y. (2006). Review of [Enfants et adolescents en guerre]. *Bulletin d'histoire politique*, 14(2), 109–127. <https://doi.org/10.7202/1054439ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2006

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Enfants et adolescents en guerre

YVES TREMBLAY
Historien
Défense nationale

NOUVELLES

Les 9 et 10 mars 2006, le Collège militaire de Kingston tiendra son colloque bisannuel en français sur le thème « Guerres, témoignages et représentations ». Le colloque s'articulera autour des moyens par lesquels la guerre est traitée et livrée au public dans la presse, et par ceux qui veulent en préserver le souvenir ou en analyser les ressorts. Le colloque devrait donc intéresser autant les observateurs du travail journalistique que les historiens et autres professionnels des sciences humaines.

Les communications seront regroupées sous trois thèmes : « guerre et histoire orale », « guerre et presse écrite », et « guerre, cinéma et télévision ». Au moment de mettre sous presse, des chercheurs de Paris-X Nanterre, de l'Institut d'histoire contemporaine et d'histoire économique et sociale (Université Marc-Bloch, Strasbourg), de l'Université d'Ottawa, de l'Université du Québec à Montréal et du ministère de la Défense nationale (Ottawa) avaient confirmé leur présence.

Pour plus d'information, on peut joindre les organisateurs du colloque aux coordonnées suivantes : lamarre-j@rmc.ca ou deleuze-m@rmc.ca.

LES ENFANTS ET LA GUERRE – ESSAI BIBLIOGRAPHIQUE

Depuis un an ou deux, des publications majeures explorent le thème des enfants et de la guerre. Ce n'est évidemment pas un thème nouveau. On pense par exemple au journal d'Anne Frank, connu depuis les années 1950 et dont une édition non expurgée est sur le marché depuis 2004. Mais dans la

dernière décennie, le thème de l'enfant-soldat concurrence celui de l'enfant-victime, sous l'effet de la médiatisation des conflits, des guerres civiles en Afrique surtout.

L'intérêt est renforcé par l'étendue géographique dont proviennent les témoignages et par les expériences variées qui sont rapportées. En quelques occasions, ces publications touchent l'expérience d'enfants infortunés qui se retrouvent au Canada. Mais peu importe que le Canada soit impliqué ou non, les malheurs des enfants en guerre interrogent.

*
* *

Il y a d'abord un mythe qu'il faut faire éclater : les enfants sont soldats depuis les temps plus reculés. Ce n'est pas un phénomène plus accentué comme on pourrait le penser en visionnant les informations télévisées. L'inflation médiatique donne l'illusion que les enfants de toutes les régions déshéritées du monde sont exploités par des seigneurs de la guerre peu scrupuleux ; il y a de cela, certes, mais on verra plus loin qu'il y a aussi de bonnes raisons de croire que les enfants soldats sont une réalité en voie de marginalisation, si l'on prend un peu de recul historique.

On ne peut donc s'accorder avec la reconstruction de l'histoire des enfants guerriers que livre P. W. Singer. Selon Singer, l'exclusion des enfants du rôle des combattants est la règle dans à peu près toutes les cultures (p. 9). Il donne l'exemple des Zoulous de la fin du ^{xix}^e siècle qui n'auraient enrôlé qu'à partir de dix-huit ou vingt ans, ou encore des Kano d'Afrique de l'Ouest, qui ne soumettaient à la conscription que les hommes mariés, les autres étant jugés insuffisamment matures.

Pourtant, tous savent comment Sparte entretenait sa caste guerrière : dès sept ans, où à peu près, l'enfant mâle était retiré de sa famille pour commencer sa préparation de guerrier dans une sorte « d'école » commune. On le laissait presque crever de faim, pour l'inciter à se débrouiller, c'est-à-dire à voler sa pitance. Il n'était puni que s'il se faisait prendre en flagrant délit. Singer écarte pourtant le cas de Sparte (p. 9-10) sous le prétexte que le jeune Spartiate ne portait pas les armes, mais n'assurait que des tâches auxiliaires : il servait soit comme porteur, gardait les troupeaux servant à nourrir la troupe ou effectuait d'autres menues tâches. C'est spécieux comme argument : si le jeune Spartiate n'est pas intégré à la phalange, c'est tout simplement qu'il manque encore de force physique pour porter les lourdes armes de bronze utilisées à l'époque. Singer avance bien cette explication, mais il l'écarte trop légèrement.

Il rappelle aussi l'exemple des janissaires ottomans (p. 12-13). De jeunes enfants, historiquement de jeunes captifs chrétiens, sont éduqués pour former un corps d'élite. Ils ne combattent que lorsque leur formation est terminée (et leur assimilation à l'Islam du même coup), à l'aube de l'âge adulte. Comme pour le cas spartiate, il ne s'agit pas d'une prise de position éthique ici en terre d'Islam ; c'est encore une fois que la force physique manque à douze ou treize ans.

Singer passe rapidement sur le Moyen Âge et l'époque moderne, où pourtant les enfants étaient omniprésents, encore comme auxiliaires, mais souvent pris dans les mêlées, inévitables étant donné les tactiques de l'époque : les histoires de pages prenant l'épée du maître pour se défendre ou défendre leur maître abondent trop dans la geste médiévale ou les récits postérieurs pour qu'on en doute.

À partir du moment où de nouvelles armes et de nouvelles tactiques collectives permettent à l'infanterie de supplanter définitivement la cavalerie lourde, le rôle militaire des enfants se modifie : souvent trop petits pour porter eux-mêmes piques ou arquebuses dans des formations rigides, ils sont pourtant essentiels à la coordination des mouvements de troupe sur le champ de bataille, car c'est par roulement de tambours que les ordres sont transmis. Pour la marche des bataillons, fifres et tambours donnent la cadence. Ses fonctions sont dangereuses ; en théorie, les tambours se retirent derrière la ligne de feu. Mais ils sont souvent victimes de balles perdues et pis, ils sont constamment sous la portée de l'artillerie adverse.

Évidemment, il s'agit là d'enfants pauvres, tombés dans les filets des sergents-recruteurs. Mais les gosses de privilégiés n'y échappent pas plus : leurs parents achètent des commissions d'enseigne aux colonels propriétaires de leurs régiments. Lorsque les écoles militaires deviennent la norme pour les officiers, à la fin du XVIII^e siècle, le cursus s'adresse d'abord aux enfants d'âge élémentaire qui, dans une école de cadets, parfont leur éducation générale, avant de joindre, vers quatorze ou quinze ans, un régiment où l'apprentissage militaire est complété. Les choses se passaient ainsi dans l'Europe d'Ancien Régime, mais aussi en Nouvelle-France, où chaque compagnie d'infanterie de marine avait un ou deux adolescents dits « cadets à l'aiguillette »¹ inscrits sur son rôle.

Bonaparte est passé par cette école. Alors qu'il était à Bienne, en 1784, son jeune frère Lucien, neuf ans, lui est confié afin que le frérôt apprenne lui aussi le métier militaire. Bonaparte n'a pas encore quinze ans ! Encore ne s'agit-il là que de l'exemple le plus célèbre. Et à la même époque, dans toutes les marines du monde, y compris celles de l'Angleterre libérale et de la nouvelle républicaine états-unienne, mousses et aspirants sont la contrepartie navale des tambours, fifres et cadets des armées de terre.

C'est à peu près à ce moment, sous les effets de la révolution philosophique du siècle précédent, que l'on commence en Europe et en Amérique du Nord à poser des questions sur la moralité d'envoyer des enfants aux massacres. Les lois de mobilisation, systématiquement votées depuis l'époque de la Révolution française, sont l'occasion de préciser un âge militaire qui tend vers les seize ou dix-sept ans dans le troisième quart du XIX^e siècle. Cela n'empêchera pas des adolescents plus jeunes de joindre les rangs lors de la Guerre de Sécession ou le conflit franco-prussien ; mais dorénavant, on peut être à peu près certain que ces adolescents sont volontaires, et que la plupart du temps ils ont menti sur leur âge, et même falsifié les documents exigés par les autorités. Côté officiers, là aussi l'âge d'admissibilité tend à s'accroître, du seul fait qu'il est devenu impossible d'acheter une commission. L'école de cadets existe toujours et on y entre vers douze ans. Elle est maintenant une école secondaire, dont les élèves, la plupart du temps fils de militaires, préparent l'entrée dans l'armée, une entrée souvent conditionnelle au passage d'un examen sévère. Ce genre d'école existe un peu partout en Europe continentale jusqu'en 1918, le cas prussien étant le plus connu².

Mais toutes ces exceptions à sa thèse, Singer les refoule : « En résumé, tous ces cas sont des incidents isolés dans lesquels des enfants servaient dans les armées ou des bandes armées, puisqu'une norme généralisée contre les enfants-soldats tient depuis environ les quatre derniers millénaires » (p. 15).

Suit une pseudo-démonstration à l'effet que les enfants-soldats n'ont jamais été aussi nombreux, jusqu'à 80 % des combattants du RUF en Sierra Leone par exemple, peut-être dix mille dans ce pays entre 1991 et 2001 si on compte toutes les factions (p. 15-16). Des chiffres similaires, provenant de sources peu fiables, nous sont servis pour tous les continents, y compris pour l'Amérique du Sud. Même des cas de filles-soldats sont rapportés (p. 31-34), surtout chez les Tigres Tamouls du Sri Lanka.

Il y a donc un problème. Singer fixe arbitrairement la limite de « l'enfance » à dix-huit ans (p. 7), ce qui, on l'a vu, ne correspond pas aux dix-sept ans souvent rencontrés jusqu'ici (et encore en vigueur dans de nombreuses armées régulières à travers le monde). En fait, le livre de Singer est un pamphlet visant à former un consensus international bannissant l'utilisation d'enfants-soldats. Noble croisade, sans doute, mais qui a le défaut de déplacer le débat sur le plan exclusif d'une moralité du XXI^e siècle. Comme on l'a vu précédemment, les enfants-soldats ont historiquement disparu des armées sous la pression de plusieurs facteurs conjugués. Le facteur moral n'est pas absent (la philosophie des Lumières à laquelle je faisais allusion tout à l'heure, et tous les progrès de la pédagogie et de la sociologie qui s'ensuivent), mais d'autres facteurs sont en jeu. La présence d'un État qui réussit à maintenir son monopole sur l'usage de la force apparaît le facteur prépondérant ici. Que cet État

soit démocratique n'est pas une nécessité ; si la Prusse a maintenu jusqu'à la fin ses écoles de cadets, ceux-ci étaient cependant exclus de la participation aux combats ; et là aussi l'âge militaire des mobilisables était fixé à dix-sept ans. D'autres facteurs, dont la force physique et la complexité des armements contemporains, font que les enfants sont des combattants moins efficaces, donc moins recherchés dans les armées au niveau de professionnalisme élevé.

Non, ce qui explique le phénomène des enfants-soldats maintenant, ce n'est pas l'immoralité, c'est l'anarchie. La corrélation entre la faiblesse de l'État et la présence de quelques milliers d'enfants-soldats est positive, très positive. C'est tellement vrai que dès que les chefs de factions militaires sont mis au pas, les enfants-soldats disparaissent.

En somme, en plaçant le débat sur le plan moral, Singer dessert son objectif d'arracher les enfants aux affres de la guerre. Par le tour de passe-passe d'un protocole international (un texte est proposé aux pages 213-220), Singer espère mettre fin à un problème aussi vieux que l'humanité. Mais c'est par le biais du développement économique, social et politique qu'il faudrait plutôt procéder. C'est tellement évident que je me désole de devoir l'écrire. Ce qui va se produire est prévisible : toute sorte d'États, des bons et des mauvais, vont souscrire au protocole, mais la misère et l'anarchie vont perdurer, et les enfants continuer à saigner. (Ceci dit, il y a plus et beaucoup plus d'enfants-victimes que d'enfants-soldats.)

*
* *

Revenons à 1914-1918. Cette guerre mondiale est d'abord une guerre européenne. Malgré les nouvelles lois militaires, la fraude est possible et fréquente. C'est ce qui explique les nombreux cas d'enfants-soldats que répertorie Richard van Emden : il estime que dans la seule armée britannique, au moins 250 000 volontaires ont moins de dix-sept ans au moment de l'enrôlement (p. 321). Emden explique que si les autorités ne mettent pas fin aux irrégularités (c'est-à-dire la fraude concernant l'âge), c'est que la guerre des tranchées est dévoreuse d'hommes. C'est peut-être un chiffre exagéré, tout travail d'estimation du genre étant risqué. Quoi qu'il en soit, les archives témoignent aussi de milliers de cas d'adolescents renvoyés de l'armée lorsque leur âge véritable peut être établi, et lorsque des officiers responsables et indignés réagissent, ce qui malheureusement n'a pas toujours été le cas. En revanche, il est certain que 1914-1918 est la dernière guerre où des Occidentaux aussi jeunes sont enrôlés, car pour la Deuxième Guerre mondiale, le phénomène ne se répète pas.

En Occident, c'est donc entre la fin des guerres d'Empire et la conclusion de la Première Guerre mondiale que les moins de dix-sept ans sont exclus des armées et des écoles militaires.

*
* *

La thématique des chercheurs qui travaillent sur les guerres mondiales reflète ce changement dans les mœurs. L'enfant n'est plus soldat, mais il est toujours victime. Et à une échelle (géographique) jamais vue auparavant.

Stéphane Audoin-Rouzeau, dans ce qui est peut-être son meilleur livre, explore le domaine de l'enfance en guerre. Audoin-Rouzeau définit clairement ce qu'est devenu l'enjeu historique et historiographique dans une Europe policée, mais vivant l'une de ses plus graves crises :

Les enfants furent un enjeu caché de la guerre. Pour qui sait voir, ils sont partout. Dans le courrier des soldats, pour lesquels ils constituent une raison explicite à « tenir » ; dans leur portefeuille, où leurs portraits peuvent servir d'ultime sauvegarde pour demander grâce, devant un assaut, quand on n'a pu fuir à temps à l'arrière, où ils occupent une place centrale et multiforme dans le discours de propagande : après la guerre enfin, sur tant de monuments aux morts. . .

Mais c'est l'*effort* dont l'enfant fut l'objet qui est au centre de ce livre. Seul nous intéresse ici ce qui fut tenté pour l'enfance (nous disons bien l'enfance et non l'adolescence) entre 1914 et 1918. C'est moins l'enfant lui-même qui nous retiendra que ce qui fut dessiné, écrit, composé pour lui. (p. 19)

Sont donc explorés les moyens d'encadrement (écoles, églises, associations de loisirs), la manière d'expliquer la guerre aux enfants (thématiques, médias, niveaux de langage) et l'objectif des messages transmis (héroïsation, croisade). Le livre est habilement illustré avec des exemples de pages calligraphiées d'écoliers et d'illustrations en couleur auxquels les enfants étaient exposés.

Si Audoin-Rouzeau exclut l'adolescence, c'est notamment parce que la fin de l'adolescence, dans tous les pays en guerre, c'est l'âge militaire (si l'on voulait ironiser : l'âge de devenir « homme »). Et d'ailleurs, même avant dix-sept ou dix-huit ans révolus, l'adolescent est soit combattant, soit travailleur impliqué dans l'effort de guerre (si l'on exclut les jeunes accédants à l'université).

Dans une étude très habile sur « les adolescents dans la guerre », Yves Pourcher explique justement ce que vivent les jeunes hommes. Il y a le cas de ceux qui se portent volontaires et pour cela falsifient leurs papiers, cas forts connus, on l'a dit, parce qu'ayant laissé des traces dans les archives militaires ; mais il se trouve aussi de nombreuses bandes de voyous qui profitaient du départ des hommes (et des gendarmes) vers le front pour commettre diverses exactions, du vol simple au viol.

*
* *

Les sociétés qui le peuvent cherchent évidemment à protéger les enfants des effets de la guerre, de quelque nature que soit ces effets. On peut le constater dans l'histoire totale de l'enfant britannique durant la Seconde Guerre mondiale que tente l'écrivaine Susa Goodman. Organisé chronologiquement – l'enfance en 1938-1939, le temps de la drôle de guerre, etc. – le récit de Goodman est une description des activités des enfants durant la guerre, sous des contraintes qui peuvent être assez fortes : absence du père, expérience des bombardements aériens, avec parfois destruction du logement, évacuation hors des villes voire hors du pays pour quelques milliers d'entre eux, donc adaptation à la vie avec des étrangers et changement d'écoles, changement de régime de vie à cause des rationnements de la nourriture, des vêtements, des métaux et plastiques (sucreries rares, vêtements et jouets recyclés), etc. L'auteure utilise des sources publiées.

La question des enfants expédiés hors des îles britanniques est racontée en détail, à partir de sources publiées, de documents d'archives et d'interviews, par Jessica Mann, une autre romancière. Le cas est connu depuis longtemps, mais il n'avait jamais fait l'objet d'un exposé aussi systématique, si bien tourné et si poignant. Il faut préciser que J. Mann fut elle-même évacuée vers l'étranger (deux ans au Canada, un aux États-Unis).

L'évacuation (sans les parents) avait été préparée de longue date. Un comité d'évacuation était en activité depuis 1931 (p. 11), parce que l'on craignait à l'époque que la prochaine guerre serait une guerre aérienne totale contre les villes, avec bombes incendiaires et gaz de combat. Lorsque la guerre éclate en 1939, les Britanniques sont d'abord surpris par l'absence d'activité militaire. Mais après la défaite de la France en juin 1940, la Luftwaffe se tourne contre des objectifs en territoire britannique. Alors, une certaine panique parentale enclenche le processus d'évacuation.

Tous les aspects de la question sont couverts : motifs et cycles des évacuations, transports, dangers sous-marins durant le voyage, recherches

des familles d'accueil, vie dans les pays d'accueil (essentiellement les dominions, dont le Canada, et les États-Unis), adaptation à des mœurs différentes (alimentation, modes vestimentaires, etc.), nouveaux programmes scolaires, conséquences culturelles (dont la perte de l'accent britannique), retours et réadaptation au pays d'origine.

Mais les prévisions sur la nature de la guerre se révèle en partie fausse : aucun des combattants européens n'emploie de gaz de combat ; les habitants des villes et les villes elles-mêmes résistent mieux aux bombardements que prévu ; et, en ce qui concerne la Grande-Bretagne, le système défensif s'avère efficace. En somme, les dangers ayant été surestimés, la pertinence de l'évacuation, et de l'évacuation outre-mer en particulier, est questionnable. L'évacuation en campagne était plus simple et permettait aux parents de ne pas perdre totalement le contact avec leurs enfants (un ou deux millions d'enfants britanniques prirent la direction des cottages, p. 13).

Pour les plus jeunes des évacués outre-mer, le retour fut aussi traumatisant que le départ : quittant ceux qui avaient pris soin d'eux depuis trois, quatre ou cinq ans, ils rentraient vers des parents qu'ils ne connaissaient plus, des parents qui ne savaient souvent pas à quoi ressemblait l'enfant qui avait pris le bateau au début de la guerre. C'est pourquoi Mann termine son livre sur trois chapitres (« After effects », « A double death » et « Never again ? ») remettant en question l'opportunité de la mesure, en quelque sorte pire que le mal duquel on voulait préserver les enfants.

Ma seule critique à l'égard de ce livre est l'imprécision statistique ; à aucun moment l'on ne sait combien d'enfants furent évacués, le nombre vers chacune des directions, ceux qui périrent en mer ou ceux qui demeurèrent dans leur pays d'accueil après 1945 (comme l'actrice Elizabeth Taylor)³.

*

* *

L'exclusion des enfants des armées aurait été à peu près définitive en Occident n'eut été la montée des fascismes.

La socialisation est ici déterminante. Dans une société pacifique, comme l'était déjà la France, la Grande-Bretagne ou le Canada dans les années 1920-1930, le procès éducatif, au sens le plus large de l'expression, détourne l'enfant de la participation active aux combats⁴. Mais dans des sociétés *militarisantes*, il en va autrement. Pour assurer la prise et la conservation du pouvoir, les fascistes ont tout militarisé, les organes du parti en premier, ceux du gouvernement après la prise du pouvoir, puis les corps intermédiaires qui n'étaient pas encore sous leur coupe⁵.

Bien que l'Italie de Mussolini fût le précurseur – Umberto Eco l'a rappelé dans son gros roman du printemps dernier – c'est l'Allemagne de Hitler qui a « perfectionné » le procès de socialisation *militarisante* de la jeunesse.

La Jeunesse hitlérienne réunit des jeunes hommes et jeunes filles de dix à dix-huit ans. Michael Kater, professeur émérite à l'université York de Toronto, rappelle l'origine du mouvement et ce rappel est d'importance. Vers 1900, apparaissent des organisations de jeunesse dans les milieux de classe moyenne. Ces organisations (*Bünde* ou ligues) sont une réponse à un malaise de jeunes d'une société fortement industrialisée ; cette société manquerait de vitalité, de chaleur, d'émotion, d'idéal (p. 9). En conséquence, les ligues sont anti-modernes et appellent à un retour à la nature, à une alimentation simple et saine, à des croyances mystico-romantiques (p. 9-10). Les ligues sont anti-modernes par opposition au positivisme scolaire, à la modernité industrielle, mais aussi par dégoût des partis politiques « bourgeois ».

Les ligues évoluent dans un contexte général qui les dépasse, le patriotisme pré-1914. Curieusement, Kater ne fait pas le lien entre le pangermanisme et les ligues de jeunes. Lorsque la guerre éclate en 1914, les membres des ligues joignent en masse l'armée. En 1918, leurs rangs sont décimés : par exemple, la *Wandervögel* (littéralement les oiseaux promeneurs), plus importante organisation du genre, a perdu la moitié de ses 12 000 membres sur les champs de bataille. Pourtant, les ligues survivent et se multiplient dans l'après-guerre.

C'est que le contexte a de nouveau changé : désenchantement dans une république fragile, une gauche démocratique faible qui s'appuie sur ce qui reste d'une armée qui la soutient par peur des communistes, mais qui secrètement méprise la social-démocratie et même les libéraux modérés ; haine quasi-unanime des Allemands contre le « diktat de Versailles » ; et une République de Weimar souffrant de problèmes économiques presque insolubles. Dans ce terreau fertile, les agitateurs de tout poil prolifèrent, les ligues aussi. Toujours anti-modernes, elles sont souvent militaristes ; elles troquent les tenues relaxes pour des uniformes de style militaire. Souvent, elles sont antisémites, celle qui gravite autour de Hitler en particulier, et qui a des succursales dans les universités allemandes depuis le milieu des années 1920 (p. 10). La multiplicité des ligues décourage toute tentative de coordination, même si les chefs de ces mouvements se rencontrent souvent (p. 9) pour réduire leurs divergences.

Arrive la Crise de 1929. Les jeunes travailleurs sont évidemment plus touchés que leurs aînés. Le « génie » des propagandistes nazis fait le reste : entre 1929 et 1933, les ligues de jeunesse nazie font le plein en promettant des emplois, en fournissant de l'aide d'urgence, et surtout en donnant un sens à

des âmes à la recherche d'une mission dans une société qui semble les laisser tomber. Étrangement, au début, Hitler n'a pas grand chose à voir avec la récupération par les nazis des ligues de jeunes. Ce serait Joseph Goebbels et un certain Gregor Strasser, parmi d'autres conseillers politiques, qui auraient convaincu Hitler de l'importance des ligues de jeunes pour le mouvement nazi. Hitler ne voyait pas pourquoi ils s'intéressaient autant aux ligues, les jeunes n'étant pas en âge de voter (les nazis ayant décidé de prendre le pouvoir en se conformant aux rites électoraux). Mais ses conseillers font comprendre au chef nazi que les jeunes endoctrinés assureront la pérennité du mouvement (p. 11).

Après la prise du pouvoir, les mouvements de jeunesse sont consolidés : *Hitler-Junge* ou HJ pour les garçons, *Bund Deutscher Mädel* ou BDM pour les filles. Si un jeune veut aspirer à devenir quelqu'un, il lui faut joindre l'organisation de jeunesse nazie. C'est en quelque sorte la corporation qui lui correspond dans le système totalitaire nazi, où tous sont plus ou moins obligés de joindre les rangs d'une association professionnelle nazie, d'assister aux réunions du syndicat d'industrie nazifié, etc. L'inscription à la HJ devient obligatoire en décembre 1936. Mais malgré l'obligation, dans beaucoup de cas, et probablement la majorité des cas, l'expérience est vécue positivement par les jeunes. D'emblée, Kater exprime ce fait en paraphrasant un témoignage :

Ils étaient, lui et ses amis, « séduits et flattés par-dessus tout » par la puissance qu'exprimait le système politique du Troisième Reich, et par conséquent étaient fiers de prendre part aux activités de la plus grande organisation de jeunesse jamais vue. L'esprit, les hymnes nationalistes qu'ils chantaient, les séances d'endoctrinement au culte du Führer, comme la prestation du serment de loyauté personnelle à Adolf Hitler, les fascinaient. À cause de la concurrence entre parents, écoles, églises et Jeunesse hitlérienne pour savoir qui devait assumer l'autorité ultime sur les enfants, ils sentaient avec délectation l'avantage d'être le centre d'attention commun de tous les adultes. (p. 1)

Kater prend soin dans tout le livre de montrer que les HJ n'étaient pas toujours des âmes trompées, mais souvent consentantes et enthousiastes. C'est une pièce essentielle de sa démonstration sur laquelle je reviens dans quelques instants.

L'organisation de la HJ n'est pas le seul point d'intérêt du livre. Le fonctionnement de l'appareil a des ratés. Comme Kater démonte pièce à pièce le système, il peut nuancer l'efficacité du totalitarisme nazi. En effet, malgré le monopole et les moyens mis à sa disposition, le HJ ne remplit pas entièrement les espoirs des chefs nazis. Par exemple, les HJ ne sont pas suffisamment

nombreux à joindre le parti (p. 59) à dix-neuf ans. Ils sont notoirement indisciplinés, abusant de leur privilège de parfaits petits nazis pour se livrer à toutes sortes de rackets et d'exactions (plusieurs exemples aux p. 58-59). Les chefs du parti tentent à plusieurs reprises de redresser la situation, mais un vice fondamental leur donne du fil à retordre : aux niveaux inférieurs, la HJ respecte la règle selon laquelle les jeunes commandent aux jeunes. On tente de remédier à l'incompétence à commander par des écoles de leader. Les résultats sont incertains. L'interférence de Himmler et de ses SS, qui ont leurs propres instituts de jeunesse, complique aussi la situation de la HJ⁶. Les querelles entre potentats nazis dureront jusqu'à la toute fin (on n'a qu'à suivre l'histoire d'Armin Lehmann évoquée ci-bas), mais les deux chefs des HJ, Baldur von Schirach et Arthur Axmann, réussiront à maintenir leur indépendance envers et contre tous (leurs ennemis principaux étant Himmler et Bormann).

C'est le grand mérite de Kater d'exposer en détail les faiblesses de l'organisation des HJ. Il relève aussi comment au sein de la HJ et dans sa périphérie on supporte quelquefois très mal les directives venues d'en haut, de dirigeants d'une autre génération (chapitre IV). L'indiscipline se mue parfois en dissidence, et en quelques occasions, en rébellion. Les bandes de voyous qui pillent l'intérieur d'une Allemagne en pleine pénurie en sont la plus vilaine expression. Des idéalistes entrent aussi en dissidence parce qu'ils considèrent que la hiérarchie nazie pervertit le mouvement de jeunesse. On voit ainsi de nombreux HJ fermement convaincus, même après 1945, que les conseillers du Führer sont responsables de la défaite, car ils auraient délibérément mal informé leur chef sur le déroulement des opérations.

La nazification des organisations de jeunesse n'est finalement qu'une étape transitoire ; c'est l'éducation du berceau à l'âge militaire qui doit finalement assurer une nazification totale. Là encore, le programme nazi connaît des ratés : l'éducation générale pâtit des activités idéologiques et des heures d'entraînement militaire, et ce même si de courageux pédagogues luttent pour défendre le programme scolaire (p. 42) ; l'armée arrache souvent au mouvement ses meilleurs éléments, compliquant le problème de leadership déjà évoqué.

Kater explique également la constitution et l'évolution de la BDM (chapitre III). Évidemment, l'organisation des jeunes filles, si elle a le même objectif général de nazification intégrale, cherche à atteindre l'objectif avec des moyens différents. C'est que la jeune fille nazie est d'abord élevée pour en faire une jeune aryenne de première classe pour la maternité. Certes, elle remplit des fonctions auxiliaires pour les militaires (comme pour des agences civiles), mais c'est la nazification de l'utérus qui est d'abord recherchée. Les

jeunes filles sont évidemment confrontées à toutes sortes d'abus sexuels. La hiérarchie, au-delà des groupements de base, est entièrement masculine. Les maîtres se servent donc, mais aussi les HJ, les établissements des organisations des deux sexes se voissant. Les viols sont nombreux et rarement sanctionnés. Et insidieusement, le système en vient à développer une mentalité de la mission utérine : les jeunes filles offrent librement leurs sexes et leurs ventres pour le bien du Reich millénaire.

C'est donc une histoire pleine de détails peu connus, nuancée d'une manière essentielle l'historiographie, que donne Kater. Cependant, le livre souffre d'une agaçante faiblesse. Comme le veut le rite dominant dans l'université, Kater inscrit sa recherche dans une « problématique », ici celle de la « complicité » (p. 3-5). Cet historien expérimenté le fait avec une maladresse qui étonne.

En exposant les turpitudes des HJ, Kater veut montrer comment œuvre tout le processus de nazification de 1933 à 1945, à tous les niveaux de la société : il s'agit non seulement d'étudier comment la jeunesse est embrigadée au service de l'idéologie, mais aussi comment se transforment l'école, l'université, les professeurs, l'armée, etc. En d'autres mots, le cas des HJ expose toute la société allemande. La problématique de la complicité, c'est alors que tous sont coupables, ou presque, les seules exceptions étant ceux qui ouvertement défient le système. N'est-ce pas un peu excessif de placer la responsabilité partout ?

Kater me semble maladroit. Il est évident que le début et la fin de son livre, là où la problématique assomme, sont un écho aux débats ayant eu lieu en Allemagne récemment à propos de la responsabilité collective des Allemands en 1939-1945. Cela conduit à une finale qui pêche par amalgame : la RFA abritait une foule d'anciens HJ (en fait presque tous les jeunes ayant eu 12 ans depuis 1933) qui peuplaient toute la société politique post-1945, des « réactionnaires » de la CDU aux sociaux-démocrates du SPD (p. 264-265). Kater fait silence sur la RDA, donnant implicitement aux méthodes communistes de dénazification (l'exécution sommaire, la prison ou le goulag) une supériorité sur celles employées par les Alliés de l'Ouest (d'anodines séances d'endocrinement à la démocratie libérale).

Outre la problématique déformante, inutilement polémique, il faut vivement déplorer l'absence d'illustrations. Lorsqu'on compare à l'ouvrage de Lynn H. Nicholas, on ressent toute la puissance démonstrative qu'auraient eu quelques photos bien choisies.

L'histoire d'Armin Lehmann illustre le problème moral que Kater tente de qualifier. Lehmann fut un HJ inébranlable jusqu'au suicide de Hitler. Dès lors, il se sent trahi, car le Führer abandonne les Allemands dans la défaite.

Tout ce qu'a cru le jeune Lehmann devient faux. Sa rancœur et le sentiment de culpabilité qu'il développe se traduisent par un investissement personnel dans une croisade contre les valeurs nazies, dont l'antisémitisme. Et Lehmann devient apôtre du contact entre les peuples pour le reste de sa vie. D'une certaine façon, l'histoire de Lehmann montre que la condamnation tout azimut d'un Kater est futile⁸.

*
* *

Cependant, il ne faut pas se laisser obnubiler par les stigmates du nazisme. L'évolution signalée plus tôt vers une pacification des mœurs est réelle, même dans les décombres de l'Allemagne vaincue. Une approche globale permet de s'en convaincre.

C'est ce que tente Lynn Nicholas dans son gros livre sur l'enfance dans l'Europe nazie. Comme madame Nicholas est aussi l'auteur d'un superbe livre sur le pillage culturel de l'Europe par les nazis qui a eu et qui a toujours un grand retentissement, puisque à l'origine d'une vaste campagne internationale pour redonner à leurs légitimes propriétaires les œuvres d'art volés, l'on est en droit d'espérer un grand livre.

Lynn Nicholas ne déçoit pas. Elle aborde à peu près toutes les thématiques possibles et toutes celles soulevées jusqu'ici dans cet essai : la nazification (eugénisme, euthanasie des enfants indésirables, maternité, écoles, HJ et BDM), germanisation des territoires de l'Est (colonisation, regroupement des minorités allemandes, élimination des races slaves et des juifs), exactions contre l'enfance en territoires occupés (camps et campagnes d'extermination, travail forcé, victimes des bombardements), résistance et défense des enfants (par évacuation, cachettes) et finalement processus du retour (rapatriement des réfugiés, réunions des familles, orphelins)⁹.

Elle traite donc longuement la question de l'endoctrinement pour la cause nazie des enfants et des adolescents des deux sexes. Mais l'enfant-victime y prend une place bien plus grande, de sorte qu'il est maintenant possible de se faire une opinion d'ensemble. C'est là que les insuffisances d'ouvrages d'amateurs, comme celui de madame Goodman, ou les excès de professionnels, comme ceux de Kater, apparaissent le mieux. Il n'est pas nécessaire de revenir sur les sujets déjà abordés plus haut, traités avec finesse par Nicholas mais une petite expérience montre comment le livre est une réussite à tout point de vue (l'éditeur s'est surpassé). Observez les photos de la page 105 (bambins mimant des HJ, faisant maladroitement le salut hitlérien), 176 (infirmières britanniques tenant des poupons, les unes et les autres avec

des masques à gaz grotesques), 216 (HJ de 16-17 ans guidant la lecture d'une charmante fillette blonde) et 557 (jeunes allemandes découvrant le corps d'un garçon qui vient de se tuer en jouant avec une grenade). Toute la richesse des thématiques sur l'enfance et la guerre sur tous les tons, de l'absurde au tragique, y paraît. Une lecture qui enrichit sans assommer.

*
* *

Tout ceci concerne surtout l'Europe, la plupart des pays d'Amérique et les pays les plus développés d'Asie. L'Afrique est évidemment le continent où le développement est le moins avancé, et c'est là aussi que les pires cas d'enfants-soldats se retrouvent. Beaucoup d'exemples ont fait la manchette, et le récit de Lucien Badjoko peut servir d'exemple.

Contrairement à ce que laisse entendre Singer, les enfants peuvent être volontaires. En effet, quand on ne la connaît pas très bien, la guerre peut paraître un jeu passionnant. C'est le cas du petit Laurent, natif de l'est du Congo-Kinshasa : faisant un beau jour l'école buissonnière, « j'ai croisé un ami militaire ». Un ami de son âge, douze ou treize ans. Le récit se poursuit ainsi :

Je le trouvais beau dans son uniforme, je voulais tellement en avoir un comme ça. Ce jour-là, son discours m'avait laissé sans voix. Il était un soldat du régime [Mobutu] et me proposait pourtant de rejoindre le mouvement rebelle avec lui. J'étais accompagné de mon ami Ali, qui n'arrêtait pas de me donner des coups de coude. Ali et moi avions déjà parlé plusieurs fois de partir nous battre. Maintenant que nous avions une occasion, il me cognait les côtes. (p. 17)

Ali et Laurent sont pourtant méfiants. Ils veulent plus de renseignements que ce que Pascal peut leur fournir. Un rendez-vous est donc organisé avec un recruteur. Entre-temps, nos deux amis se remémorent des scènes mettant en vedette leurs héros favoris, les Norris, Schwarzenegger et Van Damme. Car ce sont des enfants de bourgeois, et les familles possèdent des appareils vidéo. Le rendez-vous a lieu. Le recruteur a peut-être vingt ans. Il excite les jeunes en leur disant que l'armée rebelle (celle de Laurent Désiré Kabila) veut libérer le pays de la tyrannie des FAZ, l'armée de Mobutu. Une Jeep arrive en trombe et stoppe : « Dans l'excitation du moment, nous sommes montés dedans. Sans savoir où nous allions. Fin de la vie civile » (p. 19).

L'expérience ne correspond évidemment pas aux attentes. Dans la vraie guerre, les gens meurent vraiment. Les privations sont réelles, encore plus difficiles à supporter pour un petit bourgeois. Mais à l'occasion l'enfant ressent l'ivresse de ses rêves. Alors que les rebelles talonnent l'armée de Mobutu en fuite, Badjoko pénètre dans la capitale :

Nous avons commencé par semer la terreur dans la ville. Obéissant aux ordres, nous avons entrepris de la rétablir, l'ordre. Notre marge de manœuvre était totale, dès lors que nous ne pillions pas les gens. Si nous attrapions un voleur, il était exécuté sur-le-champ : une balle dans la tête. Ceux qui s'entassaient dans les bus ou les taxis étaient fouettés. On déchirait les pantalons serrés des femmes, celles qui étaient en minijupe étaient également fouettées. Très vite, les gens ont compris qu'ils n'avaient pas intérêt à nous traiter comme des enfants. Ceux qui par malheur tardaient à percuter [sic] étaient sévèrement punis. Parfois tués.

Après Dieu, il y avait nous, les Kadogos¹⁰, nous avions pouvoir de vie ou de mort sur quiconque, juste comme mon ami l'avait prédit. C'est bon le pouvoir. Je m'en délectais chaque jour. J'aimais voir les gens s'écarter sur mon passage. On nous craignait. On nous laissait la place dans le taxi. Kinshasa était à nous. (p. 81)

Comme souvent dans les récits du genre (une journaliste assiste le témoin pour l'écriture), la facture est déplorable. Le récit est transposé en dialogue qui ne peuvent évidemment être contrôlé. Mais de temps à autre, comme ici, l'effet est saisissant.

*
* *

Finalement, l'histoire des enfants et des adolescents en guerre, lorsqu'on l'observe dans la longue durée, recoupe les catégories utilisées par les historiens de l'enfance et de l'adolescence dans la foulée des travaux de Philippe Ariès. L'enfance est un concept récent (Renaissance ou époque moderne), l'adolescence encore plus (xix^e-xx^e siècle) ; l'émergence de ces concepts est le signe d'un changement d'attitude profond envers les plus jeunes ; ce changement d'attitude s'accompagne d'une opposition croissante à l'enrôlement et aux souffrances des enfants. De telle sorte que, à moins d'un revirement soudain et destructeur comme le furent les totalitarismes du milieu du xx^e siècle, il semble que les enfants des pays développés soient à l'abri des pires excès de la bête humaine. Ailleurs, tout ou presque reste à faire, à commencer par l'imposition d'une sécurité suffisante pour que les institutions qui protègent et élèvent les enfants puissent fonctionner normalement.

PARUTIONS REVUES DANS CET ESSAI :

Audoin-Rouzeau, Stéphane. *La guerre des enfants 1914-1918*, 2^e éd., Paris, Armand Colin, 2004 (1993), 254 p., ill.

Badjoko, Laurent et Katia Clarens. *J'étais enfant soldat*, Paris, Éditions Plon, 2005, 165 p.

Goodman, Susan. *Children of war : the Second World War through the eyes of a generation*, Londres, John Murray, 2005, xvii-330 p., ill.

Kater, Michael. *Hitler Youth*, Cambridge, Massachussetts, Harvard University Press, 2004, 355 p.

Lehmann, Armin D. et Tim Carroll. *Le dernier bastion : un enfant-soldat dans le bunker de Hitler*, Paris, Calmann-Lévy, 2005, 256 p.

Mann, Jessica. *Out of harm's way : the wartime evacuation of children from Britain*, Londres, Headline, 2005, x-342 p., ill.

Nicholas, Lynn H. *Cruel world : the children of Europe in the Nazi web*, New York, Alfred A. Knopf, 2005, xix-632 p., ill., cartes.

Pourcher, Yves. « Les adolescents dans la guerre », dans *14-18, le magazine de la Grande Guerre*, n° 26. juin/juillet 2005, p. 54-61.

Singer, P.W. *Children at war*, New York, Pantheon Books, 2005, xii-269 p.

Van Emden, Richard. *Boy soldiers of the Great War*, Londres, Headline, 2005, 340 p.

AUTRES PARUTIONS RÉCENTES

Castonguay, Bernard et Renée Giard. *Prisonnier de guerre au Japon (1941-1945)*, s. l., s. n., 2005, 213 p., ill.

Les annotations généralement brèves de ce journal sont dominées par l'énumération des heures de repas et le contenu des maigres menus, par la liste des mauvais traitements, des maladies (résultant souvent de déficiences alimentaires – l'auteur en est devenu presque aveugle), des décès de compagnons, nombreux durant quatre longues années de captivité. Comme ces annotations sont trop sèches, des commentaires contemporains (entre crochets) et des lettres d'époque (en italique) ont été intercalées. Il y a donc risque de confondre les époques et les sentiments. L'auteur servant dans un régiment anglophone, les passages en anglais abondent (suivis d'une traduction). Cependant, par souci de fidélité, les fautes de langage (très nombreuses) sont conservées. Un peu comme pour le journal plus substantiel de Georges Verreault¹¹, le chroniqueur s'anglicisait en captivité. L'introduction et un « prologue » placé à la fin complètent la biographie. Le livre est relativement bien

composé et édité, même si les informations bibliographiques au revers de la page titre sont incomplètes. Le témoignage est intéressant, mais il faut se questionner sur l'opportunité de publier un autre récit de ce genre. Il y a des récits et des lettres tout aussi poignants sinon plus dans les archives publiques ou privées. Ce texte aurait peut-être dû y demeurer.

McNeill, William H. *L'art de marquer le temps : la danse et le drill dans l'histoire*, trad. de l'américain par Jean-Pierre Ricard. Rodez (Aveyron), La Rouergue/Chambon, 2005 (éd. orig. 1995), 207 p.

Voici un livre curieux, d'un auteur connu pour être un précurseur¹². À première vue, la thèse peut surprendre : « les mouvements collectifs et les cris cadencés renforcent la solidarité en modifiant les sentiments éprouvés par les membres d'un groupe » (p. 10).

La synchronisation des gestes et des paroles serait donc une sorte d'atavisme chez l'être humain. On le sait, les chants des esclaves, les soirées de danse sociale, etc. resserrent les liens dans la communauté, favorisant sa reproduction. Mais il y a plus que danses et chants communautaires. Le rythme sous diverses formes est un outil manipulable, pour les bonnes ou les mauvaises causes. Les responsables de l'entraînement des soldats le savent depuis longtemps et cela a été codifié au moins depuis les réformateurs militaires hollandais du début du xvii^e siècle. C'est ce qui explique que la drill¹³ soit demeurée une composante importante de la socialisation militaire même après que son utilité tactique fut devenue nulle au xix^e siècle.

On comprend que cet historien respecté est sérieux avec ce livre lorsqu'il nous explique qu'il réfléchit à la drill depuis son incorporation dans l'Armée américaine en 1941. Alors, il en comprenait mal les ressorts profonds. Depuis, McNeill s'est convaincu que la drill jouait un rôle et qu'elle le jouait efficacement. Pourquoi ?

À l'évidence, tout cela relevait d'une réalité viscérale ; je me dis plus tard qu'il s'agissait d'un phénomène bien plus ancien que le langage et qui avait joué un rôle fondamental dans l'histoire de l'humanité, parce que l'émotion provoquée par une telle expérience constitue la base infiniment extensible de la cohésion sociale de tous les groupes qui font quelque chose en rythme, qui bougent ensemble, psalmodient, chantent ou crient en cadence. (p. 14-15)

L'expression classique du rythme dans le cursus militaire s'est développée dans la France louis-quatorzienne, où danse et drill étaient deux composantes essentielles de l'éducation des jeunes officiers. Mais le rythme sert aussi des causes plus globales, y compris les dictatures de Mussolini, de Hitler et de Staline. Rappelons-nous les rassemblements de masse savamment organisés

sous ces trois régimes. Des causes religieuses aussi, dans les sectes chrétiennes modernes et contemporaines, chez les juifs orthodoxes et en terre d'Islam.

Des exemples tirés de tous ces moments de l'histoire, et d'autres, de la protohistoire au ^{xx}e siècle, soutiennent la proposition. C'est vraiment un essai, mais comme toujours avec McNeill, un essai érudit (272 notes denses) qui invite à la réflexion sur les mécanismes de l'identité collective. Les dernières phrases de la conclusion montrent où McNeill veut en venir :

À quoi appartenons-nous, et qui y appartient en même temps que nous ? La danse, le drill et d'autres exercices physiques cadencés ont toujours contribué à répondre à ces questions. Ils continueront à le faire tant que le niveau physique et gestuel de communication continuera de lier des êtres humains dans des groupes par des émotions intenses qui donnent un sens et un but à la vie humaine.

Le mépris affiché aujourd'hui pour cet aspect de la sociabilité humaine est déraisonnable et représente une position sans doute intenable à la longue. L'histoire le dira. En attendant, il y a là une question sur laquelle il est possible de méditer, de s'interroger, et qui – pour les plus audacieux – peut faire l'objet d'expériences.

Même l'atomisation de l'enfance en Occident, conséquence de la démographie et de la technologie, ne semble pas affaiblir le besoin de rythmes rattachant à une communauté. Sinon, pourquoi le rap et les parties raves ?

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. René Chartrand, *Le patrimoine militaire canadien d'hier à aujourd'hui, tome 1, 1000-1754*, Montréal, Art Global, 1993, p. 85.
2. Ernst von Salomon a donné un récit très habile de la dernière promotion de l'école de Karlsruhe, dont il était lui-même membre (*Les Cadets*, Paris, 10/18, 1986 (1933)).
3. On en trouve plus dans le livre de Lynn H. Nicholas revu plus bas : 200 000 demandes d'évacuation, mais seulement 16 000 évacués (*Cruel World*, p. 186-192).
4. Il va de soi, comme nous l'avons déjà mentionné dans une chronique antérieure, que la préparation à la vie militaire demeure une réalité en Occident démocratique. Dans bien des pays, jusqu'à tout récemment, la préparation militaire était d'ailleurs un devoir.
5. La nazification de l'enfance était la pièce maîtresse d'une révolution s'étendant à tous les aspects de la société. Voir l'étude indispensable tout juste rééditée de William Sheridan Allen, *The Nazi seizure of power : the experience of a single German town 1922-1945*, 2^e éd., Danbury, Connecticut, Franklin Watts, [2005 ?] (1984), xix-388 p.

6. La police a également une branche jeunesse !
7. Ernst von Salomon, machiavéliquement habile à manier les paradoxes, écrit ainsi en 1951 à propos de la dénazification à l'américaine : « Comment pourrait-il se faire que tous étaient coupables, donc personne ? » (*Le questionnaire*, Paris, Éditions Gallimard, 1982, p. 367).
8. *A contrario* des enfants nazifiés, le cas des enfants juifs est tout aussi particulier. Outre les autobiographies ou les journaux à la Anne Franck paraissant depuis quelque temps, on se fera une bonne idée de la variété des expériences en lisant les recueils suivants : Serge Klarsfeld, *Adieu les enfants (1942-1944)*, [Paris], Mille et une nuits, 2005, 159p., pour une cinquantaine de textes tirés du volumineux et dispendieux *Mémorial des enfants juifs déportés de France* (Fayard, 2002) ; certains enfants échappèrent à la déportation, ce que racontent 32 d'entre eux dans Michèle Rotman, *Carnets de mémoires : enfances cachées 1939-1945*, Paris, Éditions Ramsay, 2005, 292p.
9. Un thème connexe que n'aborde pas Nicholas est celui des enfants nés durant la guerre d'un père soldat allemand en territoires occupés. Sur ce sujet difficile, voir Jean-Paul Picaper et Ludwig Norz, *Enfants maudits. Ils sont 200 000 : on les appelait les « enfants de Boches »*, Paris, Éditions J'ai lu, 2005 (2004), 446p., ill.
10. C'est-à-dire les « trop petits » pour porter les armes les plus lourdes.
11. *Journal d'un prisonnier de guerre au Japon 1941-1945*, 3^e éd. augm., 1998 (1993), 351 p. Au plan littéraire, le livre de Castonguay se compare défavorablement au journal de Verreault.
12. Avec notamment *The rise of the West : a history of the human community*, Chicago, University of Chicago Press, multiples éditions depuis 1963 ; *Le temps de la peste : essai sur les épidémies dans l'histoire*, Paris, Hachette, 1974 ; *The human condition : an ecological and historical view*, Princeton University Press, 1980 ; *Mythistory and other essays*, Chicago, University of Chicago Press, 1986 ; et en histoire militaire, *La recherche de la puissance*, Paris, Économica, 1992.
13. Malgré ce que disent les dictionnaires français, le genre de drill est incertain.